



**HAL**  
open science

## Des oiseaux et des femmes. Quelques remarques sur la grue du fabliau de "Celle qui fu foutue et desfoutue"

Corinne Pierreville

### ► To cite this version:

Corinne Pierreville. Des oiseaux et des femmes. Quelques remarques sur la grue du fabliau de "Celle qui fu foutue et desfoutue" . Les Oiseaux : de la réalité à l'imaginaire, Actes du colloque de Lyon des 1er, 2 et 3 juin 2005, textes rassemblés par Cl. Lachet, vol. 26., p. 135-146, 2006. hal-01570904

**HAL Id: hal-01570904**

**<https://hal.science/hal-01570904v1>**

Submitted on 4 Aug 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des oiseaux et des femmes. Quelques remarques sur la grue du fabliau de *Celle qui fu foutue et desfoutue por une grue*

*Celle qui fu foutue et desfoutue par une grue* est un court fabliau de 160 octosyllabes composé dans le premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle par un auteur que le prologue nomme Garin<sup>1</sup>. Une demoiselle d'une grande beauté, fille d'un châtelain, est enfermée par son père dans une tour sous la garde d'une nourrice. Un jour, sa duègne la laisse seule, un instant, pour aller chercher une assiette. Passe un jeune homme tenant une grue dans la main droite. La demoiselle s'extasie devant la beauté de l'oiseau et désire l'acheter. Le nouveau venu y consent volontiers à condition qu'elle lui donne un *foutre*. La demoiselle, ignorant le sens de ce terme, déclare qu'elle n'en possède pas, mais elle invite le *vaslet* à monter la rejoindre et à fouiller la chambre de fond en comble au cas où il pourrait le trouver. Il parvient à ses fins après avoir cherché sous la pelisse de la jeune fille, lui cède sa grue et quitte les lieux. En rentrant, la nourrice découvre l'oiseau et apprend de la bouche même de sa protégée la manière dont elle l'a acquis. Son désespoir cède vite place à la décision pragmatique d'apprêter l'oiseau pour le dîner. Comme il lui manque un couteau, elle quitte à nouveau les lieux. La demoiselle reprend son poste d'observation à la fenêtre, voit passer le jeune homme, lui fait part du mécontentement de la vieille et lui demande de lui rendre le *foutre* qu'il lui a pris. Il s'exécute aussitôt, avant de partir, définitivement cette fois, en remportant la grue. Lorsque la duègne revient pour l'embrocher, l'oiseau a disparu et la jeune fille est tout heureuse de lui apprendre que la situation est arrangée puisque le *vaslet* l'a *desfoutue*.

Il existe une version anglo-normande de ce fabliau dans un conte présentant un schéma narratif similaire mais remplaçant la « grue » par un « héron »<sup>2</sup>. On ignore s'il s'agit d'une variante du même fabliau ou d'une autre forme d'un même récit archétypal<sup>3</sup>, et ce n'est pas cette question qui nous occupera ici. En revanche, on peut se demander si la grue de notre conte peut être remplacée par un héron, autre oiseau échassier, sans conséquence majeure pour l'économie et la signification du fabliau. Faut-il croire, comme le soutient Nico Von

---

<sup>1</sup> Voir v.10. Le même nom de Garin ou Guérin apparaît aussi dans l'une des versions des fabliaux suivants, *Le Chevalier qui fit parler les cons* ; *Le Prestre qui abevete*, *Berangier au long cul*, *Le Prestre qui menja mores*, *Les Tresces* ou *La dame qui fist entendant son mari qu'il songeoit*. Ce fabliau est édité par W. Noomen et N. Van den Boogaard, *Nouveau recueil complet des fabliaux des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Assen, 1983-1993, tome IV, 153-187 et 395-402.

Sur ce fabliau, on pourra lire R. Brusegan, « La naïveté comique dans les fabliaux à séduction », *Comique, satire et parodie dans la tradition renardienne et les fabliaux*, Actes du colloque d'Amiens, 15-16 janvier 1983, Göppingen, 1983, p.19-30 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik, 391) ; Ph. Meyer, « Le fabliau du Héron ou la Fille mal gardée », *Romania*, 26, 1897, p.85-91 ; C. Müller, « Gourmandise et luxure. Le champ de la métaphore dans *Les Perdrix*, *L'Oue au chapelain* et *Cele qui fu foutue et desfoutue* », *Reinardus*, 13, 2000, p.135-147 ; J. Rychner, *Contribution à l'étude des fabliaux. Variantes, remaniements, dégradations*, Neuchâtel-Genève, 1960, t.1, p.17-18 ; t.2, p.9-14 (Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres, 28).

<sup>2</sup> C'est le titre donné à ce fabliau, mais un titre moderne, qui n'apparaît pas dans le manuscrit. Le texte se trouve dans le manuscrit de Clermont-Ferrand, Arch. du Puy-de-Dôme, F2, fol. 2b-d.

<sup>3</sup> Voir les avis divergents de Ph. Meyer, *op. cit.*, p.87 et J. Bédier, *op. cit.*, p.18.

Boogaard, que « la différence entre *grue* et *heron* du récit est à négliger »<sup>4</sup> ? Ne peut-on affirmer au contraire que le choix de la grue est éminemment plus fructueux sur le plan sémantique, littéraire et symbolique, que le choix d'un héron ?

Les cinq manuscrits contenant ce fabliau lui attribuent des titres différents. *Celle qui fu foutue et defoutue por une grue* est le plus développé, *La Grue*, le plus synthétique, mais on trouve aussi dans le manuscrit D *La Damoiselle a la grue*<sup>5</sup>, intitulé évoquant *Le Chevalier au cygne*<sup>6</sup> ou, en passant des volatiles aux équidés, *La Demoiselle a la mule*. Ce titre semble ainsi pasticher la littérature chevaleresque et courtoise dont le trouvère s'amuse manifestement à imiter certains aspects. Alors que les protagonistes des fabliaux sont généralement empruntés aux *laboratores* de la société médiévale<sup>7</sup>, le père de la demoiselle ne détonnerait pas dans un récit élevé :

[...] jadis fu uns chastelains  
Qui ne fu ne fous ne vilains,  
Ainz ert cortois et bien apris » v.11-13

Sa fille est une jeune « pucelle »

[...] de haut pris,  
Qui estoit bele a desmesure. v.14-15

Quant à son séducteur, il appartient explicitement à la classe chevaleresque dans le manuscrit i :

Si vit un chevalir venaunt  
bel e cortois e avenaunt. v.29-30

Dans les autres manuscrits, la noblesse de son rang se déduit à partir de menus détails : ce *vaslet*, terme plus neutre, se livre à la chasse au gibier d'eau<sup>8</sup>, divertissement aristocratique s'il en est. Deux des manuscrits, A et E, lui prêtent des caractéristiques romanesques traditionnelles en le qualifiant de *preuz et cortois* [v.57]. Portant la grue à la main, il évoque, par une surenchère comique, les chevaliers brandissant un épervier gagné au combat, motif stéréotypé de la littérature chevaleresque<sup>9</sup>. La très belle demoiselle enfermée dans une tour

<sup>4</sup> N. Von Boogaard, « Les fabliaux : versions et variations », *Épopée animale, fable et fabliau. Mediaevalia*, 1978, p.149-57.

<sup>5</sup> *Le Fablel de la grue, explicit* de A (Paris, Bibl. Nat., fr. 837, fol. 188b-189a) ; *De la grue*, titre de B (Berne, Bibl. de la Bourgeoisie, 354, fol. 41a-42b) et en tête du fabliau dans A, d'une main du XIV<sup>e</sup> siècle) ; *De la Damoisele a la Grue*, titre en tête de D et dans l'*explicit* (Paris, Bibl. Nat., fr. 19152, fol. 56e-57b) ; *De Celle qui fu foutue et desfoutue par une Grue*, titre de E (Paris, Bibl. Nat., fr. 1593, fol. 155b-156a).

<sup>6</sup> Symboliquement d'ailleurs, les oiseaux échassiers comme la grue et le héron sont opposés au cygne. Voir J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1982, p.489.

<sup>7</sup> Voir la remarque de Ph. Ménard, *Les Fabliaux, Contes à rire du Moyen Âge*, Paris, PUF, Littératures modernes, 1983, p.67 : « Dans les fabliaux la classe aristocratique n'occupe qu'une place réduite. »

<sup>8</sup> Voir le vers 36, commenté *infra*.

<sup>9</sup> On en trouve plusieurs variantes dans *Clariss et Laris*, mais les chevaliers portant eux-mêmes un épervier ou l'ayant confié à leur amie parsèment l'ensemble de la littérature médiévale, comme le prouve la scène initiale d'*Erec et Enide*, de Chrétien de Troyes, publié par M. Roques, Paris, Champion, 1990 (CFMA 80), v.567 sq..

par un père possessif<sup>10</sup> ou un mari jaloux est un autre *topos* des récits médiévaux, prétexte à des développements variés dans des romans longs ou courts comme *Eracle*, *Floire et Blancheflor* ou *Clariss et Laris*. Ce motif est associé à un oiseau dans un texte bref mais courtois, le lai d'*Yonec*. La dame recluse au sommet d'un donjon y entretient une relation extraconjugale avec un chevalier capable de se métamorphoser en autour, Muldumarec<sup>11</sup>. D'autres éléments confirment ces jeux avec les genres élevés. Alors que l'auteur n'hésite pas à employer les mots les plus crus pour évoquer par le détail la défloration de la demoiselle<sup>12</sup>, la douleur manifestée par la nourrice en apprenant cette nouvelle s'exprime dans un registre soutenu digne des romans :

« [...] Lasse, dolerouse,  
Or sui je trop maleürose  
Quant je vos ai leissiee sole ! [...]  
Or ai ge bien mort deservie  
Et je l'avré, ge cuit, par tens. »  
Par pou n'est issue do sens  
La norrice, et chiet jus pasmee. v.105-113

Son *planctus* s'unit à un pathétique appel à la mort : momentanément semblable à une noble héroïne, elle croit devenir folle de douleur et tombe évanouie. L'intention comique reste cependant évidente puisque dès le vers suivant, la duègne est debout et entreprend de plumer la grue pour le dîner<sup>13</sup>. De même, les paroles échangées entre les jeunes gens sont caractérisées par une politesse exquise, chacune de leurs répliques contenant au moins une invocation à Dieu ou à ses saints<sup>14</sup>. Or le substantif *foutre* vient se mêler de manière incongrue à ce pieux langage. Le fabliau de *Celle qui fu foutue et desfoutue por une grue* s'amuse ainsi à placer des personnages d'un milieu social élevé dans une situation les privant de leur dignité, à juxtaposer dans leur bouche les propos les plus délicats et les termes les plus osés, ce qui est le propre du burlesque.

La grue possède dans ce conte plusieurs fonctions narratives. Monnaie d'échange entre les mains du jeune homme, elle révèle la gourmandise de la duègne. Seuls les plaisirs de la table

---

<sup>10</sup> Voir les vers 19-20 : « Tant l'avoit chiere et tant l'amoit/ Que en une tor l'enfermoit. » Ces détails suggèrent le caractère incestueux de cette affection, autre motif présent dans des contes populaires, comme *Peau d'Âne*, mais aussi dans des romans médiévaux comme *La Manekine* ou *Le Roman du comte d'Anjou*.

<sup>11</sup> *Les Lais de Marie de France*, publiés par J. Rychner, Paris, Champion, 1983 (CFMA 93), *Yonec*, p.102-19.

<sup>12</sup> Voir les vers 82-3 : « Au con trover mie ne faut,/ Lo vit i bote roidement » et 140-2 : « La demoisele giete jus/ Et entre les janbes li entre,/ Si li enbat lou froutre el ventre. » Dans le *Héron*, l'auteur reste plus allusif aux vers 45-6 : « E de cele ki ert a aprendre/ Ad pris co ke il en vot prendre. »

<sup>13</sup> Le fabliau du *Héron* ne retient pas cet élément comique et insiste au contraire sur la violence manifestée par la duègne à l'égard de la jeune fille, aux vers 72-8 : « Dunc la començat a tencir/ A blamer e a lendengir/ E trop vilment la demena./ E cele nul mot ne sona./ Quant ele ot acés tencé/ E baraté e tempesté/ Si lessa cel dol ester donc. »

<sup>14</sup> Voir vers 42 : « par l'arme ton pere » ; v.44 : « par toz les sains d'Orliens » ; v.46 : « en non Dieu » ; v.54 : « foi que doi saint Pere l'apostre » ; v.57 : « se Dieus me voie » ; v.63 : « se Dieus li aït ». Ce vocabulaire religieux se trouve d'ailleurs beaucoup plus fréquemment dans la bouche de la jeune fille, comme si le trouvère souhaitait l'assimiler à une jeune et naïve dévote.

semblent encore autorisés à cette vieille, que son âge met sans doute à l'abri d'autres tentations. Ce motif de l'insatiable voracité féminine, exploité par d'autres fabliaux comme *Les Perdrix* ou *Les trois Dames de Paris*, repose sur un préjugé misogyne profondément ancré dans les esprits du temps, comme le prouve ce passage extrait du *Traité de l'Amour courtois* d'André le Chapelain :

Toutes les femmes [...] sont voraces, esclaves de leur ventre [...] La femme est tellement esclave de la bonne chère qu'elle ne rougirait point de consentir à tout, pourvu qu'elle soit assurée de déguster des mets raffinés ; quand elle a faim elle pense que rien ne rassasiera son appétit, quelle que soit l'abondance de la table ; jamais aussi elle ne souhaite auprès d'elle un commensal, car pour manger elle recherche toujours des lieux cachés et secrets où elle puisse se gaver à loisir. Si d'un côté les femmes sont toujours avares et dominées par la rapacité, d'un autre côté, elles dépensent avec frénésie tout ce qu'elles possèdent pour satisfaire leur glotonnerie et l'on n'a jamais vu une femme qui n'ait pas succombé au péché de gourmandise lorsqu'on la tentait<sup>15</sup>.

Le trouvère exploite ce motif en s'appuyant sur des répétitions et des renversements de situation destinés à susciter le rire de son auditoire. La duègne est d'abord présentée comme une femme d'une grande sagesse, soucieuse d'accomplir méticuleusement sa tâche de gardienne :

N'avoit o li que sa norrice,  
Qui n'estoit ne fole ne nice,  
Ainz ert mout sage et mout savoit.  
La pucele gardeee avoit ;  
Mout l'avoit bien endotrinee. v.21-5

La surveillance active qu'elle est censée exercer ne résiste pourtant pas devant la perspective d'un bon repas et si elle quitte deux fois la tour, c'est toujours pour préparer à manger<sup>16</sup>. Le trouvère insiste également sur sa goinfrerie en montrant la rapidité stupéfiante avec laquelle elle se console de la mésaventure subie par sa protégée. En un vers, elle décide de tirer parti de cet oiseau « tombé du ciel » et justifie ce revirement psychologique en arguant d'une formule gnomique :

« Li damages qui bout au feu  
Vaut miaus que cil qui ne fet aise, » v.120-1

adaptation prosaïque d'un proverbe médiéval répertorié par J. Morawski : *Bon est le dueil qui après aïde*<sup>17</sup>. Sa frustration finale n'en est que plus divertissante, d'autant qu'elle repose sur un accroissement des préjudices subis :

« Trop en ai fet mauvese garde,  
Quant si avez esté foutue,

---

<sup>15</sup> André Le Chapelain. *Traité de l'amour courtois*, édité par Cl. Buridant, Klincksieck, Paris, 1974, pages 196 et 198.

<sup>16</sup> La première fois, c'est une *escuelle* qui lui manque, et la seconde, un *coutel* [v.29 et 124]. Le *Héron* perd cette dimension savoureuse puisqu'il ne justifie pas la première sortie de la vieille. Voir les vers 23-26 : « Un jor ce estoit la ville alee/ E de la tor ius devalee/ Tot belement e en requei/ En la ville ne sai por quei. »

<sup>17</sup> J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1925 (CFMA 47), proverbe n°283.

Et si n'ai mie de la grue. » v.156-8

Ces propos montrent clairement combien ces deux maux s'égalent dans son esprit, ce qui rabaisse plaisamment la mésaventure érotique subie par l'héroïne. Pour apprécier à sa juste valeur la voracité de la duègne, il faut rappeler que dans les écrits de Plutarque déjà, les grues étaient élevées et engraisées pour la table. Bien que le *Dictionnaire Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle* signale que « leur chair est un mets peu délicat [...] de médiocre qualité, qui a besoin, pour être mangée sans inconvénient, d'être faisandée et fortement assaisonnée »<sup>18</sup>, les textes médiévaux prouvent que cet oiseau était apprécié au point d'être servi sur les tables de l'aristocratie, au même titre que les paons rôtis et les oies<sup>19</sup>. Sur ce plan alimentaire, remplacer la grue par un héron ne porte pas à conséquence<sup>20</sup>. Peut-être s'agissait-il d'un gibier d'eau plus courant dans les marais anglo-saxons ou d'un mets plus apprécié sur les tables britanniques.

La grue ne se limite pas à la fonction, somme toute réduite, de dévoiler la glotonnerie féminine. Elle met également à jour la sottise de la demoiselle et le trouvère tisse entre la femme et l'oiseau des liens qui perdraient toute leur saveur si on lui substituait un héron. Les rares adjectifs qualifiant la grue, « grant et bele » dans les manuscrits B et D [v.45] et surtout « gente et bele » dans les manuscrits A et E [v.33], pourraient fort bien s'appliquer à l'héroïne. Les titres comme *La Damoisele a la grue* ou *La Grue* tendent à établir une équivalence entre la jeune fille et le volatile. Or, la grue est dans toute la littérature occidentale,

un symbole commun de sottise, sans doute en raison de l'allure gauche de l'oiseau posé sur une seule patte<sup>21</sup>.

Symboliquement, la grue image « la niceté » de la jeune fille, ignorant tout de la sexualité et du vocabulaire qui s'y rapporte<sup>22</sup>, candide jusqu'à la niaiserie. Quand le jeune homme feint de croire qu'il est contraint de fouiller sous son manteau pour trouver l'objet de ses recherches, elle ne s'inquiète pas un instant de cette demande et l'invite même à prendre ses aises :

Cele qui fu et sote et nice  
Li dist : « Vaslet, vien, si i garde ! » v.74-75

<sup>18</sup> *Grand Dictionnaire Universel du XIX<sup>e</sup> siècle* par Pierre Larousse, Paris, tome 8, 1873, p.1560 et 1561.

<sup>19</sup> Voir par exemple *La Prise d'Orange, chanson de geste de la fin du XII<sup>e</sup> siècle*, édition critique par Cl. Régner, Klincksieck, Paris, 1986, v.552-3 : « A mengier orent assez et pain et vin./ Grues et gentes et bons poons rostiz. »

<sup>20</sup> Voir les vers v.86-9 : « Au heron vint sil sulluva/ Gras et gros e bon le trova./ Dunt pensa ke ele en mangeroit./ E de son dul sus li vengeroit. »

<sup>21</sup> *Dictionnaire des symboles...*, p.488.

<sup>22</sup> Les manuscrits F et i sont plus explicites et content la manière dont le châtelain a protégé sa fille des discours amoureux ou osés. F, v.6-10 : « Mais li sire n'en avoit cure/ Que on la veit se petit non/ Ne que a li parlast nus hom/ Se il ne fust li plus parsaint/ Ki fust entre Paris et Rains » ; i, v.8-13 : « Une fille avoit mut avenaus/ K'il fist enz une tor nurir/ Ker il ne voleit pas sofrir/ Ke ele fust entre gent nurie/ Ki parlent de druerie. » La demoiselle évoque ainsi une autre héroïne de fabliau, la demoiselle « qui ne pooit oïr parler de foutre », qui ne supporte pas les mots grossiers mais s'accommode aisément de la réalité à laquelle ils correspondent.

Il est vrai qu'à notre époque, l'association entre la grue et la bêtise n'existe plus, mais elle est bien attestée dans l'imaginaire médiéval. Pour preuve, on peut citer l'ancienne locution *estre grue* signifiant « être stupide, naïf, facile à impressionner »<sup>23</sup>. D'autres expressions explicitent le lien entre la candeur féminine et la conquête masculine car « prendre les grues » ou « prendre au ciel la grue » avait le sens de « réaliser un coup d'éclat », en particulier dans le domaine amoureux<sup>24</sup>. Dans le *Grand Dictionnaire Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle*, on apprend d'ailleurs que les grues étaient liées aux ébats des amants dans les récits des anciens car leur cervelle était considérée comme :

une sorte de philtre amoureux, très puissant pour attirer les faveurs des dames<sup>25</sup>.

Dans notre fabliau, la grue devient l'emblème de l'ingénuité ridicule de l'héroïne, cette oie blanche, proie facile pour le premier séducteur venu qui la soumet à ses désirs avec autant de facilité qu'il en a eu à capturer l'oiseau<sup>26</sup>. Ce niveau de lecture plus subtil, jouant sur les symboles associés à l'oiseau « grue », disparaît complètement si on la remplace par un héron, emblème, quant à lui, de l'indiscrétion<sup>27</sup>.

Les liens entre la demoiselle et la grue ne se limitent pas là. Dès l'époque médiévale, la grue incarne l'inaction, l'immobilité choisie ou forcée, en raison de sa difficulté à s'élever<sup>28</sup>. Différents proverbes de l'ancienne langue l'attestent :

Alons, alons, ce dit la grue,  
De tout lou jor ne se remue<sup>29</sup>.

Le duc des grues  
Ne crie, ne remue<sup>30</sup>.

Cette idée subsiste dans des expressions contemporaines du type « faire le pied de grue », au sens d' « attendre longtemps sur ses jambes comme une grue qui se tient sur une patte »<sup>31</sup>. Or, le fabliau repose sur l'opposition constante entre les personnages libres de leur mouvement, le chevalier passant et repassant sous les fenêtres<sup>32</sup>, la duègne sortant et ressortant de la tour<sup>33</sup>, et

---

<sup>23</sup> G. Di Stefano et R. M. Bidler, *Les Locutions en Moyen Français*, Toutes les Herbes de la Saint-Jean, CERES, Montréal, 1992, p.295.

<sup>24</sup> *Idem*, p.295.

<sup>25</sup> P. Larousse, *Dictionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle...*, t.8, p.1560.

<sup>26</sup> Voir le vers 36 : « Une grue que prise avoit ». L'équivalence esquissée par le conte entre la grue et la jeune fille invite à voir dans ce verbe « prendre », polysémique, une annonce de la suite de ce fabliau érotique.

<sup>27</sup> *Dictionnaire des symboles...*, p.501.

<sup>28</sup> Voir P. Larousse, *Dictionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle...*, t.8, p.1560 : « Les grues ont beaucoup de difficulté à s'élever ; lorsqu'elles veulent prendre leur essor, elles font d'abord quelques pas en courant, en sautant et en rasant le sol ; elles tiennent pendant ce temps leurs ailes ouvertes, et lorsque celles-ci ont en quelque sorte embrassé assez d'air pour pouvoir agir en liberté, elles quittent le sol. »

<sup>29</sup> J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1925 (CFMA 47), n°69.

<sup>30</sup> Le Roux de Lincy, *Le Livre des proverbes français, précédé de recherches historiques sur les proverbes français et leur emploi dans la littérature du Moyen Âge et de la Renaissance*, seconde édition revue, corrigée et augmentée, Slatkine Reprints, Genève, 1968, tome 1, p.177. Il s'agit d'un proverbe du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>31</sup> *Le Grand Robert de la Langue Française, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, deuxième édition revue et enrichie par Alain Rey, Paris, 1986, tome 5, p.27.

<sup>32</sup> Voir v.34 : « A tant uns vaslet trespassa » ; v.128 : « Si vit lou vaslet trespasser. »

<sup>33</sup> Voir v.30-1 : « Tot maintenant s'en corut cele/ A lor ostel, qui n'ert pas loing » ; v.124 : « Puis si reva querre un cotel. »

la demoiselle, contrainte à l'enfermement, réduite à une position statique à la fenêtre, à l'image des héroïnes de chanson de toile :

La pucele ert a la fenestre,  
A l'esgarder hors se deporte. v.38-39

Et la meschine est revenue  
A la fenestre regarder. v.126-7

Par son immobilité, par l'attente à laquelle sa claustration la réduit, la jeune fille s'apparente aussi au volatile.

Quand on parle de « grue » à notre époque, c'est évidemment une autre acception métaphorique qui nous vient encore à l'esprit, celle de « femme de mœurs faciles », voire de « prostituée ». D'après Alain Rey, ce sens n'est apparu qu'en 1415, par référence à la station prolongée sur les trottoirs, et il constituerait un exemple de

l'assimilation fréquente, dans le langage populaire, des femmes de mœurs légères à des oiseaux (cf. *poule*)<sup>34</sup>.

Il serait tentant de penser que notre fabliau a pu contribuer au développement de ce sème<sup>35</sup>. Le fait qu'il soit conservé dans cinq manuscrits prouve en tout cas sa célébrité, au moins à l'époque médiévale, et sa postérité. On mesure mieux alors combien il serait dommage de remplacer la grue de notre fabliau par un héron. Alors que la grue s'associe dans l'inconscient médiéval à une personne gauche, niaise et oisive, peut-être encline à la débauche, le héron se limite à son sens ornithologique, en ancien français comme en français moderne. Le fabliau du *Héron* omet donc toute une part de l'humour de ce conte, ne retenant que les ressorts comiques les plus évidents au détriment d'allusions plus subtiles.

S'il existe des liens symboliques et sémantiques entre la demoiselle et la grue, le jeune homme entretient, lui aussi, des relations singulières avec cet oiseau, qu'il porte fièrement et remmène avec lui, à la fin de l'aventure. Le fabliau, si avare de détails inutiles comme tout récit bref, précise en effet que la grue est arrivée à maturité :

« En non Dieu, fet la damoisele,  
Ele est mout granz et parcreüe,  
Ainz tele mes ne fu veüe ! » v.46-48

Certes, on sait que les grues pouvaient atteindre des envergures remarquables, 1 mètre 30 pour la grue cendrée ou 1 mètre 50 pour la grue couronnée<sup>36</sup>, ce qui rend vraisemblable l'admiration manifestée par la demoiselle. Mais ces adjectifs pourraient aussi conduire l'auditoire à voir dans l'oiseau une représentation du sexe masculin, emploi figuré persistant

<sup>34</sup> Alain Rey, *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 2000, p.1655.

<sup>35</sup> Cette acception, apparue en 1415, semble avoir disparu de l'usage jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle puisque le Littré ne donne que le sens de « grande femme à l'air gauche ».

<sup>36</sup> P. Larousse, *Dictionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle...*, t.8, p.1561.



en français moderne dans des expressions du langage familier du type « son petit oiseau »<sup>37</sup> ou ici « son bel oiseau ». La grue deviendrait alors un emblème phallique exposé par le chevalier. Cette lecture métaphorique et grivoise est confirmée lorsque l'auteur évoque les relations sexuelles entre les deux jeunes gens. Alors que la demoiselle se plaint dans un soupir de la brutalité de ses « recherches », le *vaslet* lui répond dans le manuscrit F :

« Dame, drois est que je vous doigne  
La grue ; or soit vostre cuite. » v.69-70<sup>38</sup>

Le rejet expressif affectant le terme « grue » semble établir une équivalence entre le pénis du jeune homme et le volatile. Cette interprétation peut éclairer d'un jour plaisant la suite du conte. Lorsque la vieille découvre l'oiseau dans le donjon, sa réaction s'exprime dans un vers stéréotypé et polysémique de la littérature médiévale :

Toz li sans li fremist et mue. v.96

Suivant les contextes, cette formule manifeste la crainte<sup>39</sup>, la colère, mais aussi l'émoi amoureux et le coup de foudre<sup>40</sup>. Sur un plan symbolique et psychanalytique, le fabliau suggérerait l'avidité de la duègne à l'égard du sexe masculin. Sa gourmandise serait à lire comme une métaphore de sa voracité sexuelle et le trouvère imagerait à travers ce personnage l'angoisse masculine de la « dévoration » par le sexe féminin. Dans cette perspective, les détails précis montrant la vieille s'employant à plumer le malheureux oiseau transposeraient des préliminaires érotiques :

Quant se relieve s'a plumee  
La grue et bien aparrelliee. v.114-5

La grue atorne bien et bel. v.123

Cette interprétation psychanalytique pourrait être menée plus loin encore. Au terme de ces dispositions, la vieille quitte la tour car il lui manque un *coutel*, symbole phallique ou castrateur par excellence<sup>41</sup>, et elle revient en hâte afin d'*enhaster* la grue [v.147], le garnir d'un manche, l'embrocher, verbe conservant aujourd'hui le sens figuré et grivois qu'il possédait déjà dans l'ancienne langue. Ces détails suggèreraient ainsi que la duègne cherche à s'approprier un pénis qui lui manquera toujours.

Il paraît alors bien naturel que le jeune homme reparte finalement avec sa grue,

---

<sup>37</sup> Voir A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française...*, vol.2, p.2450.

<sup>38</sup> Dans le manuscrit B, choisi comme texte de référence par Noomen et Boogaart, le texte est plus ambigu, comme le remarquent les éditeurs qui ont décidé d'insérer une ponctuation forte à la fin du vers 88 : « Drois est, fet il, que je vous doigne : Ma grue soit vostre tot quite »

<sup>39</sup> Ce vers est par exemple employé dans le lai d'*Yonec*, lorsque la dame assiste à la métamorphose de l'oiseau en chevalier, v.117 : « Li sens li remut e fremi. »

<sup>40</sup> Voir par exemple la réaction de Guillaume face à Orable dans *La Prise d'Orange*, v.668 : « Voit la Guillelmes, tot li mua le sanc » et 687 : « Voit la Guillelmes, tot li cors li fremist. »

<sup>41</sup> Cette perspective disparaît complètement dans le fabliau du *Héron*, qui omet le vers 96 « Toz li sans li fremist et mue » et où la vieille sort simplement chercher du poivre [v.92].

prolongement sexué de lui-même. Cette lecture est d'ailleurs confortée par l'un des titres donnés au fabliau, *De celle qui fu foutue et desfoutue por une grue* (E), considéré par Nico Von Boogaard comme le titre résumé par l'intitulé *La Grue*. La préposition « por » en ancien français, peut revêtir le même sens qu'en français moderne et marquer le but ou la cause, mais elle indique aussi parfois le moyen et la manière, équivalant alors à la préposition moderne *par*<sup>42</sup>. Cet intitulé provocateur se révèle donc polysémique. Il évoque *celle qui fut foutue* pour obtenir une grue ou à cause d'une grue, mais aussi par une grue, l'oiseau se confondant alors avec le sexe masculin.

Le fabliau de *Celle qui fu foutue et desfoutue por une grue* repose indéniablement sur des éléments stéréotypés, la sotte jeune fille déflorée par un rusé compère, la gourmandise féminine, l'impossibilité de garder une femme, même en l'enfermant dans une tour, motifs littéraires courants exploités par l'auteur sur un mode grivois. L'habileté du conteur consiste à renouveler ces *topoi*, à densifier l'intrigue et à offrir une pluralité de niveaux de lecture possibles à l'intérieur d'un cadre narratif restreint à moins de deux cents vers. Si l'on ne souhaite entendre qu'une histoire drôle, on se réjouira de la plaisante mésaventure subie par ces deux femmes, aisément trompées par un trickster sympathique. Un public cultivé appréciera les allusions burlesques à la littérature chevaleresque et courtoise, mais aussi les jeux sémantiques et symboliques qui se tissent de manière plus complexe entre la demoiselle, le jeune homme et la grue, représentation imagée de l'oisiveté, de la sottise et peut-être de la lascivité de l'héroïne ou emblème phallique arboré fièrement par le héros. Dans cette optique, supprimer la grue au profit d'un héron priverait le conte de sa portée comique la plus fine, heureusement préservée dans cinq des manuscrits. La libération des instincts et du langage se déploie à l'intérieur d'une intrigue apparemment simple, mais dont chaque détail possède son importance. Il s'avère impossible de remplacer un objet par un autre, une grue par un héron, un couteau par du poivre ou du vin, sous peine de déflorer irrémédiablement l'ensemble. Dans certaines traditions en effet, la grue couronnée était également à l'origine de la parole<sup>43</sup> et le jeune homme sait parfaitement user des ressources du langage pour gruger la sotte<sup>44</sup>. Ce *vaslet* habile et son oiseau, maîtres du verbe, pourraient ainsi incarner les doubles de Garin, le trouvère de ce fabliau, de même que le rossignol représente le poète amoureux de la littérature courtoise.

Corinne Pierreville

---

<sup>42</sup> Ph. Ménard, *Syntaxe de l'ancien français*, 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée, Bordeaux éditions Bière, 1988, §335, p.288-9. C'est d'ailleurs la graphie *par* qui est donnée dans le manuscrit, mais les éditeurs de la NRCF propose de lire *por* (p.159, Notes critiques).

<sup>43</sup> Voir le début d'une tirade épiphanique citée dans le *Dictionnaire des symboles...*, p.489 et tirée de l'ouvrage de D. Zahan, *Sociétés d'initiation Bambara, Le N'Domo, le Kore*, Paris- LaHaye, 1960 : « Le commencement de tout commencement du verbe est la grue couronnée. L'oiseau dit : je parle. » Le *Dictionnaire Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle* insiste sur les cris remarquables poussés par les grues [t.8, p.1560] : « Elles décèlent leur passage par leur voix éclatante, sonore et très distincte, par les réclames ou cris d'appel qu'elles poussent par intervalles. »

<sup>44</sup> Par exemple, quand il s'aperçoit qu'elle ignore le sens du terme *foutre* et dit ne pas en posséder, il feint de croire qu'elle cherche à le duper. Voir les vers 59-62 : « Dame, fait il, ice est gas !/ Ice ne querroie je pas/ Que de foutre a plenté n'aiez:/ Mes fetes tost, si me paiez ! »